

*I louke à lādje, i louke à lon,
Et vos n' sârîz dire çou qu'î pinse!*

Ou bien il s'apitoye sur la misère du vieux cheval, « li pauve vi bayâr », qui

*... s'crévinte tant qu'î tome djus,
In'a dès biesses qui valêt pus
Qui dès djins qu'ont r'çu batême!*

Ce sont là de véritables eaux-fortes, tout à fait dignes d'être signées VRINDTS. Avec quelques-uns des charmants poèmes si délicatement rimés sur de vieux airs, elles sufflent amplement à recommander aux bons wallons ce nouveau volume.

Li Bédôye, c'est un mot de terroir, une façon toute namuroise de plaisanter les ruraux, les « bédwîns del Bédôye », comme on dit au port de Grognon. Et c'est le titre d'une sorte de pastorale comique, écrite en un wallon bien populaire, dans le plus franc parler du pays des Molons.

« Wallon, mais nin bastau ». Telle est la devise des auteurs, des jeunes qui veulent être des purs et qui prétendent découvrir à leur façon « l'Ame wallonne ». Ils traitent même assez vertement « les scriyeus trop grandiveus » qui font de la littérature « ès français bastaurdê wallon ». Encore y a-t-il quelque injustice, de leur part, à taxer d'« arléquiné » des œuvres comme les *Contes de Sambre-et-Meuse*, de notre ami DES OMBIAUX, lequel peut compter, assurément, pour un des plus fervents lettrés de Wallonie.

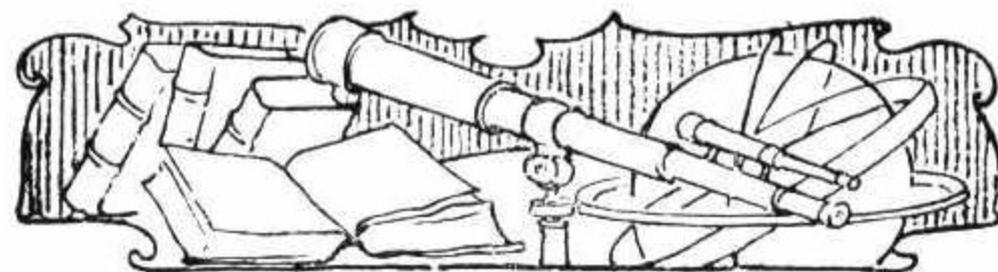
On le voit dès la préface, et plus encore aux premières pages de l'histoire, ces débutants ne paraissent pas tourmentés d'un souci exagéré de littérature. Leur ambition se limite à faire œuvre toute locale, empreinte d'un réalisme indiscutable. « Nos avans sayî, dins ces fouyes ci, di mostrer saquans types wallons, saquans ptits costés do caractère namurwès et paysan. »

Aussi bien y ont-ils mis beaucoup de conscience et leur joviale étude de mœurs s'enlève en traits vigoureusement poussés. « *I fât qu'on riye!* » ajoutent-ils. Et leur *Bédôye* a la saveur d'une farce populaire, de verve comique souvent triviale.

Moins qu'un roman, c'est une simple fantaisie, sur un sujet de nouvelle assez mince. Un jeune saute-ruisseau de la ville guigne le cœur et « les aidans » de la fille du « cinsi del Cawautriye »; je vous fais grâce de la suite un peu décousue des épisodes, des mésaventures de « Djean Cocoye » et de la légende de la « Gatte d'ôr », laquelle a tout l'air d'une fumisterie.

L'essentiel est que cette *Histoire vrêye sins l'esse* permette de camper quelques silhouettes de rustres authentiques, aux façons tout à fait nature. Et comme l'aventure est gaillardement contée, en un wallon pittoresque émaillé des plus joyeux spots du patois de Namur, cela fait un début intéressant à l'actif de « Flupe d'al pwate ». Ce qui vaut encore mieux, au demeurant, que le succès « d'épate » d'une préface... anarchiste.

HENRY ODEKERKE.



LITTÉRATEURS DE WALLONIE

Auguste Vierset

Dans la galerie des artistes et des écrivains de notre terroir dont WALLONIA se complait à honorer le talent, une place revient, à plus d'un titre, à ce bon Wallon, au fin lettré et au délicat poète qu'est AUGUSTE VIERSET.

Assurément, il serait superflu de vouloir découvrir l'auteur de telles œuvres dramatiques, comme *Prima Donna* ou *L'Cop d'moin d'à Chanchet*, qui reçurent ici l'accueil le plus favorable. Mais d'autres mérites de qualité rare recommandent VIERSET à l'attention sympathique des lecteurs de cette revue.

Voilà plus de vingt ans que ce probe ouvrier a mis au service des lettres une ardeur intrépide; on ne compte plus maintenant les preuves d'une activité qui s'est généreusement dépensée tant au profit de notre vieux wallon qu'à l'honneur de notre littérature d'expression française. Ce sont de remarquables travaux de critique, témoignant d'un esprit judicieux et d'un goût très sûr, ce sont de jolis vers amoureux ciselés, de belles proses fortement étoffées qui séduisent à la fois par l'élégance et la couleur.

Aujourd'hui encore nous pouvons saluer l'apparition d'un nouvel ouvrage, *L'Ile Parfumée*, dont on apprécia déjà, dans la *Revue de Belgique*, les intéressantes descriptions, la forme harmonieusement nuancée et une sincérité d'impressions qu'on ne trouve pas souvent dans les notes de voyage. L'occasion nous semble donc bien venue de rendre hommage à l'œuvre d'un écrivain des plus distingués de notre terre wallonne.

Aussi bien ferons nous presque un acte de justice, si l'on pense que VIERSET compta parmi les audacieux de la première heure, aux temps de la *Jeune Belgique* et de la *Wallonie*. Il fut de toutes les revues d'avant-garde, de la *Basoche* et du *Réveil*, de la *Chimère* de Paris et de notre *Floréal*. Et son œuvre de début, comme auteur dramatique, *O-n dumant a m'ryatch*, date bien, croyons-nous, d'une quinzaine d'années.

A dire vrai, c'était moins une pièce de théâtre qu'une curieuse étude philologique, voire dialectologique. Cette saynète écrite en patois ardennais, dans le rude parler de S'-Hubert, servait seulement de prétexte à un ingénieux essai de graphie phonétique, qui eut les honneurs de la publication dans la *Recue de philologie française et provençale*.

Manifestation plutôt scientifique, en laquelle on peut voir la preuve du penchant très marqué qui sembla d'abord diriger VIERSET vers les travaux abstraits de la linguistique. Si bien qu'il parut céder à une véritable vocation en se consacrant à l'enseignement des langues modernes. Un essai d'*Orthographe wallonne*, une autre étude comparative intitulée *Germain Walton*, tels sont les premiers délassements de ce savant en herbe.

Mais une fée maligne devait contrecarrer déplorablement ces velléités d'érudition : cédant à l'invincible attrait des beaux vers et des rêveries sentimentales, le professeur ne devait pas tarder à lâcher la philologie et ses œuvres... pondéreuses. En compensation, nous y gagnions une excellente recrue pour la poésie et les lettres wallonnes.

* * *

Le gage de cette heureuse conversion de VIERSET fut, en effet, un acte de dévotion à la muse populaire de sa terre natale. Dans sa précieuse anthologie des *Poètes Namurois*, il a glorifié avec ferveur les joyeux Molons, il a commenté en artiste l'œuvre des WÉROTTE et des COLSON, celles de l'auteur du *Bia bouquet* et d'autres « Minteûrs » notoires. A tant de wallons qui les ignoraient, ces pages vraiment filiales apportèrent comme une révélation de la verdure savoureuse de la poésie namuroise.

Après cet hommage aux anciens, le débutant pouvait s'en aller hardiment sur leur trace et rimer désormais pour son propre compte. Il ne s'en fit pas faute ; toutes les occasions lui parurent propices pour attester de son attachement au vieil idiome populaire. Ainsi nous le voyons prendre part aux concours de la Société Liégeoise de Littéra-

ture wallonne, qui en fait tout de suite un lauréat, gratifié de palmes et de médailles de différents modules.

Il serait puéril, sans doute, d'accorder trop d'importance à un poème commémoratif du 25^e anniversaire royal, qui fut jugé digne d'une première récompense. Le jury sut apprécier à leur valeur l'allure pathétique et le style élevé du morceau : il est peu probable, toutefois, qu'on exhume souvent de la collection du *Bulletin* ce panégyrique de circonstance.

Pourtant, il y a d'heureuses découvertes à faire, quelquefois, pour qui veut feuilleter ces annales de notre vieille académie. Vous pourriez trouver dans le même tome une autre ouvrette de VIERSET, laquelle est une petite merveille de grâce alerte et d'émotion souriante. Elle aurait à présent tout le prix de l'inédit, car qui se souvient de ce gracieux crâmi-gnon dont les « respleus » s'enroulent si joliment en farandole :



AUG. VIERSET.

*Dijoz m' et vite, oï ou non,
Est-ce qui ça n' vos chonne pus bon?
V' waitiz après one aute, dist on,
Li trop bin v' cochesse!
Est-ce qui ça n' vos chonne pus bon,
A c' l'heure, quand j' vos rabresse?*

La chanson vaudrait d'être rappelée toute entière, tant elle est spirituellement tournée, avec son ton de naïveté tendre :

*Poquoi v'loz m' quitter sins raison?
Est-ce qui ça n' vos chonne pus bon?
Bon Die, m' vie va iesse one prijon!
Li trop bin v' cochesse!
Est-ce qui ça n' vos chonne pus bon,
A c' l'heure quand j' vos rabresse?*

Mais il faut bien écouter et se hâter d'en venir aux productions wallonnes qui devaient valoir à ce rimeur de *pasquêtes* la notoriété et le succès, à savoir ses œuvres dramatiques. Le théâtre n'est-il pas le terrain sur lequel se consacre devant le grand public la réputation des plus talentueux écrivains et parfois même, plus rarement, celle des poètes ?

* * *

Que la fortune de *Prima Donna*, comédie joyeusement expansive et mouvementée, ait dépassé celle du *Côp d'moin d'à Chanchêt*, en dépit des qualités d'observation et de sincère émotion de cette dernière pièce, la chose n'est pas pour nous étonner. Les délicatesses de sentiment et les plus jolis traits poétiques trouveront toujours moins d'écho, à la scène, que les effets réjouissants de péripéties imprévues.

Ceci ne veut point dire que nous prétendions diminuer le moins du monde les mérites de *Prima Donna*. Nous avons été des premiers à prendre notre part de la gaieté bien franche de cette copieuse satire. La verve du joyeux HENDRIKX a été mise en valeur avec un sens parfait de toutes les ressources de notre idiome populaire. Et cette verve devient si naturellement wallonne qu'elle ne laisse même plus soupçonner l'origine flamande de l'œuvre. En vérité, pareille transposition vaut plus qu'une simple traduction ; on y reconnaît, à n'en pas douter, l'apport d'un franc wallon, qui est en même temps un homme de théâtre.

De la même venue est l'amusant vaudeville *Pierrot vtique co !* dont l'exubérante belle humeur obtint un mémorable succès de rire, chez nous, sur la même scène du défunt Casino Grétry.

Avant de risquer ainsi avec le jovial HENDRIKX l'aventure d'une alliance dramatique pour le moins originale, VIERSET s'était aventuré déjà sur les planches. Il avait fait ses premiers pas tout seul, avec moins d'assurance, peut-être, mais ce débutant apportait en échange au feu de la rampe de précieuses intentions d'auteur comique, mises en valeur avec une sensibilité touchante, avec toute la fraîcheur d'émotions d'un jeune poète.

Il y avait là de quoi distinguer aussitôt *L' Côp d'moin d'à Chanchêt*, dans l'abondante banalité des productions de nos faiscurs de vaudevilles. Aussi les amateurs s'en sont-ils montrés charmés lorsque la pièce fut représentée, tant à Liège qu'à Bruxelles. Dans cette simple aventure de fille séduite, rachetée par l'amour généreux et robuste d'un humble artisan, ils ont reconnu d'intéressantes tendances à l'étude

des caractères, ils ont applaudi le comique discret et sûr des situations. Point de gros moyens qui forcent le rire ou les larmes ; le ton du dialogue, naturel et vigoureux à plaisir, a bien la rudesse des façons et du parler populaires. Il s'y mêle quelque chose d'attendri, une grâce pénétrante qui précise encore l'originalité de l'œuvre.

Une autre comédie, *Li fêye Mathy*, qui date de quelques années plus tard, nous montre un talent plus âpre, visant délibérément à l'effet dramatique. L'auteur n'hésite pas à mettre en scène un ménage adultère et la faute de la femme dévoilée à sa propre fille. Donnée qui ne laissait pas de paraître osée sur la scène wallonne et d'un développement assez difficile. On pressent, néanmoins, qu'elle devait prêter à des situations pathétiques ; la conduite serrée du dialogue, la vérité d'accents des personnages en accentuent encore l'intensité.

On le voit, le théâtre et la poésie wallonne doivent à VIERSET mieux que des promesses, mais des œuvres bien personnelles. Si, depuis quelques dix ans, aucune production nouvelle dans ce domaine n'est venue nous rappeler un écrivain qui s'acquittait de tels droits à notre estime, la faute n'en peut être qu'à ce labeur écrasant du journalisme, à la tâche quotidienne qui l'a pris tout entier.

Eloigné de nous, accaparé par ce travail de Sisyphe que ramène le numéro de chaque jour, l'auteur du *Côp d'moin d'à Chanchêt* mérite sans doute quelque indulgence s'il a fait, comme on dit chez nous, « des infidélités » à la muse wallonne.

* * *

Au surplus, nous aurions mauvaise grâce à reprocher à VIERSET de s'être laissé tenter par des ambitions plus hautes. Son apport très appréciable à notre littérature d'expression française ne demeure-t-il pas empreint des qualités foncières de l'esprit wallon ?

Prenez, par exemple, dans son recueil de petits poèmes, *Vers les lointains*, tel sonnet de la série intime intitulée *Au gré des heures* ; n'y retrouvez-vous pas la légèreté de touche, le trait précis, la sérénité harmonieuse d'un croquis de DONNAY :

La lampe recueillie en son vieil abat-jour,
Rêve, œil lucide et doux, son rêve de lumière,
Et ses moelleux regards coulant sous sa paupière
Caressent sur les murs les bouquets Pompadour,

Dans le fauteuil ancien dont l'étoffe fanée
Exhale le regret parfumé de ses plis,
Grand'mère se délecte en des songes emplies
Des lointains souvenirs à grâce surannée.

Sans bruit, de ses doigts gourds, sur le tapis épais,
Son ouvrage a glissé lentement. Une paix
Tendre comme un espoir dans son âme pénètre.

Et tandis que l'aieule à mon chevet s'endort,
Je regarde, rêveur, la croix de ma fenêtre
Détacher ses bras blancs du ciel bleu piqué d'or.

Une discrète émotion se dégage de ce tableau d'intérieur, qui semble refléter l'âme sentimentale du poète.

Il se livre beaucoup moins lorsqu'il s'attache à décrire les paysages exotiques d'un Orient somptueux qu'il n'a vu d'ailleurs qu'en rêve. Il apparaît alors absorbé par l'idéal de la pure beauté parnassienne, requis avant tout par le souci de la forme. On le voit qui se grise de couleur avec une ardeur toute juvénile, exaltée encore par le souvenir des *Poèmes barbares* et des *Trophées*.

En épigraphe au recueil de ses voyages imaginaires, VIERSET reproduit le cri véhément de MALLARMÉ :

Fuir ! là bas, fuir ! je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Et lui-même exprime en strophes élégamment balancées,

Le regret douloureux des plages inconnues.

Sa pensée s'en va donc vers des pays lointains, vers des décors de soleil :

Je pense à vous l'âme éprise
Edens baignés par les flots bleus,
Lointaines et troublantes îles.

Je songe aux bois aromatiques
Egayés d'aras cramoisis ;
A quelque ancien temple d'Isis,
Gardé de sphinx énigmatiques.

Aux merveilleuses Singapours,
Aux pittoresques caravanes,
A l'oasis fraîche, aux savanes,
A des voyages au long cours !

La fantaisie de l'artiste se dépense selon ce programme avec une virtuosité qui crée vraiment l'illusion. Elle suscite pour nous le Nippon légendaire des samourais et des mousmés en kimonos lilas,

dans des palais de laque, — tout le Japon de Madame Chrysanthème, — et l'Inde aux soirs mystérieux, peuples des fauves de la jungle. Nous voyons défiler, en une série d'instantanés pris sous le ciel ardent du désert, la tribu qui chemine lentement vers le douar, les troupeaux houleux, les chameaux,

Qui, leurs longs cous tendus, beuglent au ciel en flamme.

Mirages merveilleux d'une imagination enivrée qui peut donner à des visions chimériques autant de ligne et de couleur ! Il y a là, tout au moins, la preuve d'un talent singulièrement évocateur, au service d'un écrivain passionnément épris de beauté.

* * *

Las ! Si désireux qu'il fût de s'évader vers des paradis de rêve, notre poète s'est trouvé retenu au rivage. En face de la réalité prosaïque, il lui fallut déchanter, dire adieu.....

..... à ces pays lointains,
Où les brises sont sœurs des rires enfantins,
Et les fécondes nuits, mères d'aubes sereines.

Mais VIERSET n'est pas de ceux qui fléchissent devant la tâche. Nous savons qu'il a fait tête à la vie avec une belle constance, sans rien abdiquer de ses aspirations d'artiste.

Encore n'a-t-il plus écrit de vers... C'est en prose, désormais, qu'il a conté ses voyages, en une prose lumineuse et souple, une prose évocatrice qui rappelle le poète d'antan. A défaut de l'enthousiasme lyrique des jeunes années, il donne carrière, au long de la route, à un esprit d'observation très averti, aux sensations affinées de sa vision et de son cœur. Car il arrive aujourd'hui que ce laborieux s'affranchit, parfois, de l'entrave journalière et qu'il s'échappe, qu'il s'embarque pour un vrai voyage.

Ceci nous vaut alors la bonne fortune d'un livre comme celui qui vient de paraître, *L'Île parfumée*, en lequel il confie les impressions et les enseignements d'une excursion en Corse.

Déjà, au temps des débuts, notre auteur s'était essayé dans ce genre de littérature. D'une rapide balade au delà du détroit, il nous rapporta, notamment, un album de croquis intitulé *From Home*, dont le style vigoureusement pittoresque valait d'être remarqué. Ainsi l'on peut en retenir une saisissante vision du terrible travail de Londres, de la « Ville-Usine » :

..... L'amertume de ce labeur d'enfer flotte dans l'atmosphère aqueuse, suinte des façades poissées, se dégage des brouillards du fleuve, s'infiltré en vous goutte à goutte; mais ce labeur continu, implacable, atroce, ces hommes n'ayant d'autre jouet que le boulet de forçat que le travail leur rive au pied, ces usines où les machines grincent et rugissent, ces quais où se déchargent tous les produits du globe, c'est aussi la suprême incarnation de l'industrie et du commerce, ces dieux modernes; et la Cité colossale, l'énorme monstre de pierre, tueur de corps et broyeur d'âmes, vous ploie malgré vous en une admiration craintive, comme un passager devant la mer effrayante et superbe. »

De son voyage en Corse, VIERSSET revient avec des souvenirs d'homme fait, qui a déjà beaucoup vu et sait la vie. Si le jugement affermi discerne plus sûrement l'originalité d'un site ou le sens d'une coutume locale, le talent de l'écrivain s'est aussi fait plus sobre, sans perdre de son expression élégante et suggestive.

Qui ne serait séduit par sa description si vivante du mouvement de Marseille, par le tableau de beauté sévère de l'arrivée à Ajaccio? On retrouve l'artiste dans sa manière de camper les paysannes à la fontaine, « le geste arqué vers les hanches, hiératiques comme des canéphores »; de même, il sait faire ressortir tous les aspects singuliers ou magnifiques de cette *Ile parfumée*, pays de pasteurs indolents et rudes, terre classique des « vocératrices » passionnées et de la « vendetta » farouche.

Il faut lire les pages qu'il consacre à « l'ombre géante que projette, là bas, sur les êtres et sur les choses, le Corse Imperator »; il dira l'émotion ressentie en visitant « l'aire de l'Aigle », il évoquera le souvenir de l'enfant prédestiné, dans un décor immuable :

« Si l'on rencontre quelques ruraux regagnant leur village à dos de cheval, d'âne ou de mulet, ou des bergères d'Alata, coiffées, par dessus le fichu, du grand chapeau de paille à bords plats et venant vendre en ville, au petit trot de leur monture, des paniers de paille tressée ou d'exquis gâteaux de « broccio »; si l'on croise quelque montagnard à barbe blanche, ayant le fusil sur l'épaule et le bâton à la main, on songe malgré soi que ce pittoresque du type corse n'a pas changé depuis l'époque où le jeune *Napoléon* vagabondait par les rues d'Ajaccio. Comme alors, des façades lézardées se pavoisent de linge aux fenêtres, des ruelles étroites découpent sur le ciel méditerranéen le même pan d'azur violent; des femmes, accroupies au bord du golfe, battent leur lessive du même geste que leurs aïeules; et plus d'une fois, sans doute, Bonaparte enfant aida au halage des grands filets, de ce même geste qui raidit les mollets nerveux des pêcheurs et crispe leurs ortels sur le sable. »

Ce seul extrait donne la note d'intense vérité et de haute tenue

littéraire de ces impressions de route, il suffit à nous montrer VIERSSET en pleine maturité de talent et prêt pour d'autres œuvres qui le rapprocheront de nous.

Car c'est en vain qu'il exalte une fois de plus l'ivresse de « fuir loin de la vie, vers l'illusoire et consolante Aventure », ce voyageur n'a point l'âme cosmopolite. Aussi loin qu'il aille, il demeure attaché, par le profond de son cœur, à son coin de terre et à son « home ». Même dans les montagnes de cette île méditerranéenne, il éprouve le regret du paysage wallon, du village de son Ardenne :

« O charmants villages de « chez nous » — pierres grises et toits d'ardoises, et la fine flèche du clocher au coq girouettant — éparpillant leurs maisons et leurs potagers le long de la chaussée, aux replis des collines de bruyères et de genêts, ou près du ruisseau zébré de l'éclair des truites et qui serpente, jaseur, entre sa double rangée de bouleaux et d'yeuses; gros bourgs des plaines — tout blancs sous les tuiles rouges et le chaume d'or — interrompant au bord des routes infinies la théorie des sveltes peupliers frémissants, et carrant leurs vastes métairies parmi les vergers, le damier des orges, des seigles, des froments et des lins, et les gras terreaux où le bétail beugle aux soleils couchants !

Voilà qui nous rassure. A cette sincérité d'accent, nous sentons que VIERSSET reste des nôtres; qu'il écrive maintenant de belles choses en prose française, est-ce à dire qu'il ait oublié sans retour le parler savoureux de Wallonie? Dites, notre vieil ami, la joie de nos « *pasquêtes* », la verve alerte des « *crâmnions* » populaires, et la douce poésie des premières amours,

Est-ce qui ça n'vos chonne pus bon?

HENRY ODEKERKE.





Bibliographie

Auguste VIERSET, ancien régent d'École moyenne, publiciste. Né à Namur, le 12 décembre 1864.

I. — OUVRAGES.

POÉSIE

- [1897]. *Vers les Lointains*. — Bruxelles, Lebegue, s. d., 1 vol., in-8° (16 × 12,3), 123 p. Couverture illustrée par Henri MEUNIER. — Prix : fr. 2.
1891. *XXV^e Anniversaire de Sa Majesté Léopold II, Roye des Belges*. — Ode. — In : « Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne », 2^e série, t. 16, p. 13 à 16. Et à part. — Hors commerce.
1891. *É-ce qui ça n'cos chonne pus bon?* — Crémignon. In « Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne », 2^e s., t. 16, p. 44 et 45. Et à part. — Hors commerce.

PROSE

1885. *Essai d'Orthographe wallonne*, d'après la méthode Chavée. — Namur, Wesmael-Charlier, 1 vol. in-16 (12 × 19), 32 p. — Prix : fr. 0-25.
1887. — *Germain-Wallon*, essai linguistique. — Liège, Vaillant-Carmanne, 1 vol. in-8° (13 × 19), 45 p. — Prix : fr. 1-25.
1888. *Les Poètes Namurois*. — Liège, Aug. Bénard, 1 vol., in-12 (14 × 22), 69 p. Couverture illustrée par Aug. DONNAY. — Épuisé.
1892. *From Home*. — Liège, Jacq. Godenne, 1 vol. in-12 (12 × 19), 124 p. — Prix : fr. 2.
1893. *De l'Alcoolisme et de ses effets*. — Bruxelles, Alfred Castaigne, 1 vol., in-8° (12 × 18), 58 p. — Prix : fr. 0-50.
1897. *En l'an 2000*, d'Edward BELLAMY, roman traduit de l'anglais, publié dans « Le Petit B'eu de l'Exposition », 1897.
1907. *L'Ile parfumée*, impressions de Corse. — Bruxelles, Weissenbruch, 1 vol. illustré. — Sous presse

THÉÂTRE

- [1891]. *On d'mant a maryatch*, saynète wallonne; transcrite dans une graphie phonétique et commentée philologiquement, par Paul MARCHOT. Extrait de la « Revue de philologie française et provençale », t. v. — Paris, E. Bouillon, s. d., 1 cahier (22,5 × 14), 23 p. — Prix : fr. 0-50.
1892. *L'côp d'moin d'à Chanchet*, pièce wallonne è trois akes, en vers. Extrait du « Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne », 2^e série, t. 19. — Liège, Vaillant-Carmanne, in-8° (23 × 15), 79 p. — Prix : fr. 1-25.
1897. *Pierrot rique co*, comédie è treus akes, d'après A. HENDRIKX, représentée le 1^{er} février 1897, au Casino Grétry, à Liège. — Inédit.
1898. *Li Fêye Mathy*, comédie è one ake. — Extrait du « Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne », 2^e série, t. 23. — Liège, Vaillant-Carmanne, in-8° (23 × 15), 35 p. — Prix : fr. 0-75.
1899. *L'Amour au moulin*, opérette en 3 actes, en collaboration avec George GARNIR; musique de LANCIANI; représentée le 24 octobre 1899, au Théâtre des Galeries, Bruxelles. — Inédit.
1900. *Prima donna*, comédie è treus akes, traduite de la pièce flamande de A. HENDRIKX. — Lige, imprim'rie de journal « Li Clabot » (imp. Théophile Bovy), in-4° (19,8 × 13), 116 p. — Prix : fr. 1.

II. — COLLABORATION

- La Jeune Belgique*, Bruxelles, 1882-83-85-95 : vers et prose.
- La Basoche*, Bruxelles, 1885 : poésies.
- L'Élan littéraire*, Liège, 1886 : poésies.
- La Wallonie*, Liège, 1886 à 1892 : vers et prose.
- Caprice-Revue*, Liège, 1888 : vers et prose (pseudon. George Bluet).
- Le Nord Littéraire*, Valenciennes, 1890 : poésies.
- Les Jeunes*, Namur, 1890-91 : poésies.
- La Chimère*, Paris, 1891-92 : poésies.
- Floréal*, Liège, 1892 : poésies.
- Bulletin de Folklore*, Liège, 1892 : contes populaires wallons.
- Le Réveil*, Gand, 1892-94-96 : vers et prose.
- Le Sauverdia*, Jodoigne, 1892-93 : chroniques et chansons wallonnes.
- La Revue wallonne*, Liège, 1893 : prose et chroniques d'art.
- L'Opinion libérale*, Namur, journal quotidien, 1893 : série d'articles de vulgarisation sur le folklore.

Nouvelle Recue internationale, Paris, 1894 : étude sur la littérature wallonne, reproduite dans le journal wallon *La Marmite*, n° 12 et 19 août 1894.

Recue-Journal, Bruxelles, 1894 : prose.

La Revue de Belgique, Bruxelles, 1897-1907 : prose.

Humanité nouvelle, Paris, 1898 : poésie.

Le Thyrsé, Bruxelles, 1903 : prose.

La Belgique artistique et littéraire, Bruxelles, 1906 : vers.

L'Almanach de Gand, 1887-88-89-1906 : vers et prose.

L'Illustration belge, Bruxelles, 1905 : étude sur la littérature wallonne, Le Pays de Namur.

La Patrie belge, Bruxelles, 1905 : l'œuvre congolaise.

L'Indépendance belge, *Le Petit Bleu*, de Bruxelles : chroniques, contes, vers, notes de voyage.

Wallonia, 1907 : croquis en prose.

O. C.



La Pernette

Romance populaire

La célèbre chanson de la Pernette, une des perles du noble patrimoine de la tradition orale française, n'a pas été jusqu'ici retrouvée en Wallonie.

Elle y fut cependant connue autrefois.

Jules BORGNET a signalé, dans le *Messager des Sciences historiques*, Gand, 1851, p. 78-79, un texte, parole et musique, copié sur ses registres (1), au second tiers du xv^e siècle, par JEHAN TAILLEFIER, dit Flerus, greffier de l'Échevinage de Namur.

M. J.-B. WECKERLIN, dans son ouvrage *La Chanson populaire*, Paris, 1886, p. 179-181, a reproduit cette chanson, avec l'air inexactement traduit en notation moderne par DE COUSSEMAKER (2), « d'après un manuscrit belge ou flamand », qui doit être celui de JEHAN TAILLEFIER.

Enfin, FI. VAN DUYSSE, dans *Melusine*, t. VI, col. 50-51, a donné une version meilleure de la notation, avec le texte de la chanson, et plusieurs remarques originales.

« En principe, dit-il, les vers composant la strophe sont de douze syllabes ; mais la fantaisie populaire a fréquemment dérogé à ce principe. Peut-être bien l'oreille de feu M. Taillefier, peu sensible au rythme poétique, a-t-elle été pour une part dans ces déviations à la règle. »

C'est la notation de M. VAN DUYSSE que nous reprenons ci-dessous, avec l'espoir que cette publication fera retrouver en Wallonie des

(1) Registres aux transports de la haute Cour de Namur, 1466-1469, fol. 323. Archives de la ville de Namur.

(2) M. de Coussemaker, l'éditeur des *Chants populaires des Flamands de France*, a traduit le premier en notation moderne, la chanson extraite du registre namurois. Elle a paru dans le t. VII des *Ann. de la Société archéol. de Namur*, p. 186 (1861).

textes modernes de cette chanson que les spécialistes connaissent aujourd'hui sous le nom de *la Pernelle*, nom qu'elle porte dans un grand nombre de versions françaises. M. DONCIEUX estime que la chanson de *la Belle à la Tour*, est une forme abâtardie de *la Pernelle*, qu'il croit originaire du Forez, et qu'il croit dater du XV^e siècle. (1)

La bel-le se si et au pi-et de la tour Qui
 Son père li de-mand' Fil-le que vo-leis - vous ? Vo-
rall pleure et sos-pir et mai-ne grant do-lour
tempo leis - vous ma - rit ou vo - leis vous sein - gnour ? Je ne
 vuelhe ma - rit (ne) je ne vuelhe sein - gnour Je vuel-he le mien a -
rall mi qui pau - rist en la tour Par Dieu ma bel - le
tempo Mon père s'on le
 fille à ce-li fau - reis vous Car il se - rat pen-
 pent se m'en sou - yeis de - sous En - si di - ront les
rall dut de - main au point do jour
 gens ce sont loy - als a - mours

La belle se siet au piet de la tour
 Qui pleure et sospir et maine grant dolour
 Son père li demande : fille, que voleis vous ?
 Voleis-vous marit, ou voleis-vous seingnour ?
 — Je ne vuelhe marit ne je ne vuelhe seingnour
 Je vuelhe le mien ami qui paurist en la tour

(1) DONCIEUX, *Le romancero populaire de la France*, Paris, Bouillon, 1904, p. 31. Sur le nom de la Pernelle, voy. p. 17.

— Par Dieu, ma belle fille, à celi faureis-vous,
 Car il serat pendut demain au point do jour
 Père, s'on le peut se m'en souyeis desous.
 Ensi diront les gens : ce sont loyals amours

Quant li père oyt ceste dure clamour
 A sa fille rendi son cuer et sa vighour ;
 Et li at dit : Ma suer, je vai ovrir ma tour ;
 Vous rareis vostre ami, si en fereis seingnour.
 Vous rareis vostre ami, sans y mettre sour
 S'en fereis vostre espeuz par bien et par amour
 La moiet de ma terre areis par le douchour ;
 Je vuelhe qui soit ensi, sans y metre destour.
 Quant la belle choisi son ami par amour
 Grant grasee en rendi son père sans demour.





Un jeune Artiste liégeois à Rome, en 1787-1788

De récents et superbes succès remportés par de jeunes musiciens de notre ville au concours dit de Rome, donnent une heureuse actualité à des papiers d'ordre privé, dont nous devons la très obligeante communication à un de nos concitoyens et où il est question du séjour que fit, à la Ville Eternelle, un jeune pensionnaire de la fondation Darchis⁽¹⁾. Ce séjour, que la mort — hélas! — rendit trop court et qui fut marqué par des incidents bien pénibles pour la famille du jeune artiste, va nous permettre, grâce à la correspondance à laquelle il donna lieu, de nous initier, ne fut-ce qu'un instant, à la vie que pouvait mener au-delà des mers un enfant de Liège, brusquement transporté dans un monde nouveau, plein d'enchantement, mais parsemé aussi de mille embûches...

JEAN-JACQUES JASPAR, le « héros » de notre histoire, était le fils d'ANDRÉ JASPAR, « maître estainier » ou « estennier⁽²⁾ », demeurant à l'enseigne de Saint-Michel « Sur Meuse », à Liège, et de MARIE-CATHERINE JACQUET. Il était né en 1760, dans la paroisse de la Madeleine, et avait dépassé de beaucoup la vingtaine, quand il se vit lancé, selon ses expressions, « dans la carrière du laurier ».

Il faut admettre qu'il témoigna de sérieuses dispositions artistiques, car il devint, en 1786, le protégé du chanoine HENRI HAMAL, maître de chapelle à la cathédrale de Saint-Lambert⁽³⁾, comme

(1) Lambert Darchis (et non D'Archis), né en 1625, mort en 1699, à Rome, avait quitté très jeune la ville de Liège, pour se fixer à Rome, où il fut pendant 50 ans agent et expéditeur apostolique. Par un testament daté du 22 octobre 1690, il légua tout ses biens pour créer dans la ville des papes, un établissement propre à aider les jeunes étudiants de Liège qui devraient résider dans la Ville Eternelle et seraient dénués de fortune. — La fondation Darchis prit le nom d'*Hospice* ou *Collège liégeois*. Elle comprenait un recteur (M. Fabry, en 1787), un proviseur, des domestiques et des pensionnaires, dont le nombre varia selon les époques. Actuellement le nombre en est de quatre.

(2) Il était gouverneur du bon métier des febvres.

(3) Né à Liège, en 1744, mort à Liège, en 1820.

l'avaient été avant lui Henri-Guillaume et Jean-Noël Hamal, ses oncle et grand-oncle⁽⁴⁾ et, comme eux, amateur instruit et clairvoyant. Hamal avait pour ami un chanoine de Saint-Barthélemy, POLLARD, qui était précisément à cette époque proviseur du collège liégeois à Rome, autrement dit de la fondation Darchis. Grâce à cette si utile relation, le maître de chapelle obtint que son jeune « recommandé » fût désigné pour y occuper une place de pensionnaire devenue justement vacante.

Une lettre de Pollard à Hamal, du 20 janvier 1787, nous avertit du succès de leurs démarches respectives. Le jeune Jaspar est donc invité à se mettre en route le plus tôt possible, muni d'une lettre du prince-évêque (alors C. de Hoensbroeck, 1784-1792), pour les administrateurs du collège⁽²⁾. On lui recommande d'être pourvu d'argent, car c'est à lui qu'incombera le soin d'acheter papier, crayons et autres menus objets. On l'avertit d'« étudier nuit et jour pour devenir un homme » et on lui laisse espérer un « bon maître. »

Voilà donc notre Jean-Jacques parti, en route pour la gloire !

Arrivé à une date que nos documents ne sauraient nous faire préciser, il se trouve immédiatement en contact avec ses co-pensionnaires, au nombre de six, dont nous sommes assez heureux de posséder les noms. C'étaient BODSON, du quartier de la Madeleine ; WARNIER, de la paroisse Sainte-Catherine ; ANCIEN, du quartier de Pierreuse ; DIGNEFFE, d'Outremeuse ; DUPONT, de Verviers, et LOUESSE (ou LOUETTE ?) « de la Hesbaye ».

Les lettres, malheureusement très peu nombreuses, écrites par Jaspar en 1787 et au début de 1788, nous en disent assez cependant pour nous le montrer plein d'ardeur au travail d'apprentissage de la peinture et décidé à tirer largement parti de la faveur qu'il a obtenue de vivre dans la grande cité des arts. « Rome n'est pas ingrat à l'homme qui veut s'appliquer, écrit-il un jour⁽³⁾, car elle renferme dans ses murs les plus beaux hommes de la terre, tels que Raphaël Urbain (*sic*), Bernin, Poussin, Dominiquin⁽⁴⁾ et un grand nombre d'autres artistes qui les ont approchés. » (lettre du 26 juin 1787) Il

(1) H.-Guill. Hamal (1685-1752); Jean-N. Hamal (1709-1778).

(2) « Car, dit la lettre, il a été conclu avec le prince de ne recevoir plus per- » sonne qu'il ne soit appelé par le testateur (Darchis) et une lettre de sa part (*sic*) » afin d'avoir des honnêtes gens et de bonnes mœurs et qui s'appliquent... »

(3) Nous modernisons ici un style, qui est parfois d'une lecture bien pénible. Nous ne parlons pas de l'orthographe ! On sait ce qu'elle était à cette époque, même chez les plus hauts personnages.

(4) RAPHAËL SANZIO, né à Urbino, en 1483, mort en 1520 ; — BERNIN (Bernini), dit le Cavalier, né à Naples en 1598, mort en 1680 ; — DOMINIQUE (Dominico Zampieri), né à Bologne en 1581, mort en 1641 ; POUSSIN, le célèbre peintre français, né en 1594, mort en 1665.

« passe son temps à copier leurs plus beaux tableaux, car « ce sont là, dit-il, les meilleurs maîtres que je puisse avoir. »

Sa santé est parfaite et ses études vont de mieux en mieux (lettre du 29 mai 1788) Mais ce qui le « fâche », c'est que la vente de ces copies ne lui apporte aucun bénéfice : il faut payer dans le palais (le palais Farnèse, sans doute) où l'on va travailler, et comme il se trouve dans Rome plus de 5.000 peintres de toutes les nations, les dépenses que l'on doit faire pour étudier « comme il faut », dépassent généralement les prix, tombés fort bas, que l'on peut recevoir pour les copies effectuées. Cela est si vrai qu'un groupe d'artistes, dont il fait partie, ont décidé de se... syndiquer pour obtenir à meilleur compte des « modèles sur nature » : l'homme leur revient ainsi à 8 écus l'an pour chacun ; quant à la femme, qu'ils ne prennent que les dimanches matin, elle ne leur coûte que 3 écus ! — Mais, malgré tout ce qu'il peut faire, il n'est pas facile à notre jeune Liégeois de nouer les deux bouts avec les 400 fr. annuels dont il peut disposer : il a dû faire, en arrivant à Rome, l'emplette de deux costumes nouveaux et de multiples accessoires de toilette un peu convenables pour paraître dignement dans les fêtes du Collège et ailleurs ; il lui faut, d'autre part, entretenir par d'utiles cadeaux l'amitié de son maître particulier, le chevalier de Maron, l'un des principaux professeurs de l'Académie de France à Rome. Ce personnage ne peut-il pas lui faire beaucoup de bien, surtout cette année que notre jeune compatriote ambitionne de prendre part au concours pour le Grand Prix du Capitole, dont le sujet imposé comprenait une vaste composition à douze personnages ? Mais pourra-t-il entreprendre cette dure épreuve, vu le temps peu considérable dont il dispose et l'argent qu'il lui en coûtera ? Il n'ose encore l'espérer. En tous cas, et quoi qu'il puisse en advenir de ses projets, il travaille et il a foi en l'avenir. « J'espère, écrit-il un jour avec candeur, que Liège ne me reconnaîtra plus, et l'on verra qu'il faut étudier beaucoup pour retourner bon peintre. »

Ces lignes, pleines d'une belle confiance, dataient du 29 mai 1788 ; le mois suivant, le 14 juin, envoyant de ses nouvelles à son oncle maternel, le R. P. Benoit Jacquet, de l'ordre des Frères Mineurs, à Liège, il confie à son parent avec une joie profonde et l'accent de la plus pure fierté, que dame Fortune vient de lui sourire enfin, qu'il va enfin toucher au terme de ses embarras d'argent ! Et comment cela ? Écoutons-le : « Nous venons, M. Chefneux et moi, de faire l'acquisition d'un tableau dont on ne peut estimer la valeur. *Il n'y a qu'un prince qui puisse se le payer...* ! Vous aurez de la peine à y croire, ... mais ce tableau est de Raphaël Durbain (*sic*), le premier peintre qui ait rendu la nature parlante... Les plus habiles peintre de Rome l'ont

estimé à quatre mille écus romains. (1) Je vous prie, n'en parlez pas à mon très cher père : le prix que nous avons donné du tableau est de deux cents écus romains... Nous avons été obligés d'engager nos montres et de faire argent de tout ce que nous avons pour parfaire cette somme et nous acquitter envers la personne qui nous l'a vendu... » Et il terminait par cette déclaration dont on appréciera plus loin la véracité : « ... En un mot, il est payé, et j'ai retiré ma montre avec l'argent que j'ai gagné avec des copies que j'avais faites des plus tableaux de Rome. »

... Ce sont là les dernières lignes, pour ainsi dire, qu'écrivit le bon et naïf Jean-Jacques. Moins d'un mois après, le 13 juillet, une maladie survenue soudainement emportait en quelques jours le jeune homme dans la tombe !...

Une lettre de ce Chefneux, dont le nom vient d'être cité, au père Jaspas, informait ce dernier du malheur qui l'accablait si inopinément. Peu de jours après, le 23 juillet, une autre lettre, adressée par Pollard au chanoine Hamal, confirmait la triste nouvelle. Mais, bien que la disparition prématurée de Jaspas fût par elle-même déjà suffisamment douloureuse, le proviseur du Collège liégeois, ne remplissant en cela que strictement sa mission, dut bien mettre la famille au courant de faits qui contribuèrent certainement à redoubler encore la peine des parents.

Nous apprenons, en effet, grâce aux lettres qui s'échangèrent fréquemment alors entre Rome et Liège, à connaître de plus près le Liégeois Chefneux, dont il vient d'être question et qui fut le mauvais génie de Jaspas.

Précédemment déjà, le père Jaspas avait cru devoir avertir son fils des bruits défavorables qui couraient sur le compte de son compatriote. Celui-ci, pensionnaire du célèbre Collège germanique à Rome, l'*Anima* (2), se trouvait en conflit avec les directeurs de cet établissement ; il apparaît même, à lire Jean-Jacques, qu'il était sous le coup d'une expulsion. Jaspas s'était, — pour son malheur, on va le voir, — « aveuglément faulilé, comme disait Pollard, avec ce Chefneux, qui était parvenu à capter entièrement la confiance de son nouvel ami, si l'on en juge par la chaleur avec laquelle notre trop confiant Jean-Jacques le défendait contre les soupçons paternels.

(1) L'écu de 100 baïoques (baïoque = un peu plus de 5 centimes), valait 5 fr. 32 ; celui de 50 baïoques, 2 fr. 60 ; celui de 20 baïoques, 1 fr. 06.

(2) Sur cette institution, on peut lire dans la revue *De Katholiek*, Leyde, t. 132, 1907, pp. 286-306, 358-380, une notice historique, d'où il résulterait que c'était une fondation d'origine néerlandaise et développée surtout par des Néerlandais (*Archives belges*, 1907, numéro du 25 novembre, p. 259). — Comment Chefneux, Liégeois, y avait-il été admis, nous ne savons.